

# Chahdortt Djavann

## La muette

ROMAN



Flammarion



# La muette

DU MÊME AUTEUR

*À mon corps défendant, l'Occident*, essai, Flammarion, 2007.

*Comment peut-on être français ?* roman, Flammarion, 2006.

*Que pense Allah de l'Europe ?* essai, Gallimard, 2004.

*Autoportrait de l'autre*, roman, S.Wespieser, 2004.

*Bas les voiles !* essai, Gallimard, 2003.

*Je viens d'ailleurs*, roman, Autrement, 2002.

Chahdortt Djavann

# La muette

Flammarion

© Flammarion, 2008  
ISBN : 978-2-0812-1053-0

*À mon gardien, M.A.F.*





Au mois de septembre, j'ai reçu, à mon domicile, une lettre qui provenait d'Iran. Je ne connaissais personne dans ce pays et j'ai cru à une erreur, mais c'était bien mon nom qui figurait sur l'enveloppe. Au dos était écrite une adresse en caractères persans. La couleur de l'encre, bien que bleue, n'était pas identique des deux côtés de l'enveloppe. Chaque adresse avait été écrite par un individu et un stylo différents. Aujourd'hui, il me semble important de publier cette lettre au début de ce récit.

*Madame,*

*Je suis journaliste reporter en Iran. Je vous ai envoyé par la valise diplomatique un colis que vous devriez recevoir dans une dizaine de jours. Il contient deux manuscrits : le premier, l'original,*

*en persan, et le deuxième, sa traduction. Le récit relate une histoire vraie, écrite par une jeune femme de quinze ans en prison. Un hasard miraculeux a voulu que ce texte me tombe sous la main. J'ai travaillé sur la traduction avec un écrivain iranien spécialiste de la littérature occidentale, qui souhaite, pour des raisons de sécurité, rester dans l'anonymat. À la fin de l'histoire, j'ai pris la liberté d'ajouter quelques lignes pour préciser dans quelles circonstances ce récit est arrivé en ma possession. J'ai pensé que vous seriez intéressée par sa publication. J'espère que je ne me suis pas trompée.*

*Avec mes sentiments les plus sincères. C. J.*

La lecture de cette lettre m'avait intriguée. Deux semaines plus tard, j'ai reçu le colis. Il contenait en effet un manuscrit imprimé et un cahier entièrement rempli d'une calligraphie alambiquée, petite et serrée. Pas de marge, peu de ratures, pas de renvois ni de flèches. Ces pages noircies de mots étrangers qui m'échappaient complètement m'ont envahie d'une oppression peu commune. L'écriture était encore plus serrée et plus petite dans les dernières pages ; l'auteur n'avait certainement pas d'autre cahier, pensai-je.

## LA MUETTE

J'ai lu la version française d'une seule traite, puis repris en main le cahier. Je l'ai feuilleté page par page, faute de savoir les lire. La gorge et le cœur serrés, j'avais l'impression de comprendre déjà un peu la version persane, du moins la détermination de son auteur et la souffrance qu'exprimait cette écriture si lointaine. Qu'une telle histoire fût vraie, je ne l'aurais jamais cru si je n'avais pas eu le cahier en main. Aucune hésitation : je le publierais.



J'ai quinze ans, je m'appelle Fatemeh, mais je n'aime pas mon prénom. Dans notre quartier, tout le monde avait un surnom, le mien était « la nièce de la muette ». La muette était ma tante paternelle. Je vais être pendue bientôt ; ma mère m'avait nommée Fatemeh parce que j'étais née le jour de la naissance de Mahomet, et comme j'étais une fille, elle m'avait donné le prénom de la fille du Prophète. Elle ne pensait pas qu'un jour je serais pendue ; moi non plus. J'ai supplié le jeune gardien de la prison pour qu'il m'apporte un cahier et un stylo, il a eu pitié de moi et exaucé le dernier souhait d'une condamnée. Je ne sais par où commencer. J'ai lu plusieurs fois le petit dictionnaire abandonné sur la corniche de la chambre où j'ai vécu plus d'un an. J'aimais apprendre ce que les mots signifiaient ; mais ne me rappelle pas tous les mots et leur sens. Je n'ai jamais rien écrit, à part quelques poèmes, une vingtaine, mais

personne ne les a jamais lus. J'étais très bonne à l'école, mais j'ai dû la quitter à treize ans ; j'aurais bien aimé continuer et aller à l'université. Personne dans ma famille, ni d'ailleurs dans notre quartier, n'avait jamais mis les pieds dans une université. Où j'ai grandi, il n'y avait que la misère et la drogue, aucun destin n'échappait au malheur ; dans ce monde-là, la pauvreté écrase les hommes et les femmes, les rend misérables, méchants et laids : trop de misère fait que les gens ne sont même plus capables de rêver. Mon oncle, le frère de ma mère, était drôle, drogué et beau, il avait vingt-deux ans et rêvait encore, un peu trop peut-être. La muette aussi était belle, elle avait de grands yeux brillants et un visage rassurant pour une muette. Moi, je ne suis pas belle, mais je ne suis pas laide non plus ; maintenant, dans cette cellule, je dois l'être. Les trois premiers jours de mon interrogatoire furent les plus lents dans l'histoire de l'humanité, soixante-douze heures sans sommeil sous les coups de matraque. Brûlure indescriptible. J'ai plusieurs dents brisées, le visage tuméfié, des côtes cassées et, lorsque je respire, mon corps me fait mal. Je prends seulement maintenant conscience que je vais être pendue ; attendre jour et nuit la mort dans cette cellule étroite et entièrement vide est au-dessus de mes forces. Penser à la muette, l'imaginer à mes côtés,

## LA MUETTE

m'aide à ne pas devenir folle, à supporter la douleur, la peur. J'écris pour que quelqu'un se souvienne de la muette et de moi, parce que mourir comme ça, sans rien, m'effrayait. Peut-être qu'un jour quelqu'un lira ce cahier. Peut-être qu'un jour quelqu'un me comprendra. Je ne demande pas à être approuvée, seulement comprise.





Le gardien est sans doute terrifié par la tête que je dois avoir, mais aussi par mes gémissements. La douleur est parfois insupportable. Aujourd'hui, il m'a glissé un petit mouchoir en papier ; au début, j'ai cru que c'était pour me moucher, je l'ai trouvé très attentionné et l'ai remercié ; mais j'ai constaté que c'était un demi-mouchoir froissé et un peu noirci. J'ai senti quelque chose au milieu, minuscule. C'était un tout petit bout d'opium. Je l'ai mis tout de suite dans ma bouche. Il n'a pas l'air de quelqu'un d'ici, il doit venir d'une grande ville pour oser une telle hardiesse. Je me sens dans un état étrange que je n'ai jamais connu auparavant.

Pendant mon interrogatoire, je n'ai pas dit mot, j'ai reçu les coups sans cris, j'ai fait moi aussi la muette. Ces trois jours m'ont fait comprendre le silence obstiné dans lequel ma tante s'était réfugiée. Sa façon absolue de s'être murée dans le

## CHAHDORTT DJAVANN

silence imposait aux autres le respect et parfois les effrayait ; se taire signifiait peut-être ne pas trahir la vérité. On en était venu à l'appeler la muette. L'était-elle réellement ? Personne ne le savait, car elle ne l'avait pas toujours été ; jusqu'à ses dix ans, elle parlait. Plus tard, bien que muette, elle faisait parler son silence comme personne. La joie, la tristesse, la haine, l'amour, la tendresse, la colère, l'indignation, l'espoir et le désespoir s'exprimaient dans son regard, dans chacun des traits de son visage, dans sa façon de se lever et de partir ou alors de rester, d'écouter et de vous caresser d'un seul regard. Même les plus ignorants des analphabètes pouvaient lire sur son visage ce qu'elle disait sans mots. Elle me manque, ma tante muette. Elle s'était tue, mais son cœur ne s'était pas fermé. Elle avait fait du silence son art de vivre. Quant à moi, arrivée à ce point, j'ai le devoir, le besoin de raconter son histoire.

Elle n'était pas sourde, elle entendait, comprenait tout ce qu'on disait ; elle n'était pas folle même si son comportement surprenait souvent. Elle n'était pas indifférente même si elle avait rompu à jamais avec la parole. Elle savait, malgré son mutisme, saisir les rares moments de grâce dans la vie. Elle savait être là, attentive. Le premier jour de mon interrogatoire, j'ai eu mes règles, précocement, certainement sous le choc de la violence dont j'étais l'objet. Lorsqu'un de mes tortionnaires s'en est rendu compte, il a crié : « Cette pute pisse le sang, je vais te montrer, moi, ce que c'est que pisser le sang. » Il m'a rouée de coups, j'ai cru qu'il allait m'éventrer avec ses bottes, écraser mon ventre malsain, comme si, avec mes règles, je l'avais défié. J'ai toujours su que les règles ne m'apporteraient que des ennuis. J'avais douze ans, un peu plus, je rentrais de l'école ; sur le chemin, en plein milieu de la rue, j'ai éprouvé un sentiment

d'inconfort, une sorte de douleur en bas du ventre ; ma culotte était mouillée et l'intérieur de mes cuisses moite. J'ai pressé le pas et, aussitôt rentrée, je me suis précipitée dans les toilettes. Le sang dégoulinait entre mes cuisses. J'avais entendu dire que les femmes saignaient périodiquement, mais parler d'une chose entre camarades de classe, c'était très différent de la vivre. J'étais paniquée, je ne saurais dire exactement pourquoi, mais je me sentais impure, coupable. Dire adieu à l'enfance, du moins à ce qu'il en restait, devenir irrémédiablement femme, n'était pas un cadeau dans notre milieu. Je suis restée un bon moment dans les toilettes, l'eau froide m'était très désagréable. Il a fallu que je sorte, parce que mon petit frère frappait à la porte. J'étais debout, ma mère lavait du linge. La voir froter le col de chemise de mon père me faisait sentir encore plus fautive d'avoir une culotte pleine de sang. Je n'osais lui parler, pourtant elle n'avait jamais été violente, elle ne m'avait jamais frappée, mais je m'étais toujours sentie éloignée d'elle. Je ne voulais pas lui ressembler, jamais, en rien. Je ne voulais pas qu'elle voie en moi une de ses semblables, une de ces femmes de notre quartier. Je me croyais un autre destin. Peut-être que je ne pensais pas à tout ça à ce moment-là, mais je ressentais une détresse, celle d'être femme. Je me tenais toujours devant la



N° d'édition : L.01ELJN000179.N001  
Dépôt légal : mars 2008